NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

ARLEQUIN SAUVAGE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Par le Sieur D * * *

Repreſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du ROY, *le* 17. *Juin* 1721.

A PARIS,
Chez BRIASSON, rue ſaint Jacques, à la Science.

M. DCCC. XXXI.
Avec Approbation & Privilége du Roy.

75739

AVIS
AU LECTEUR.

Monſieur De l'Iſle a encore donné au Théâtre les Piéces ſuivantes, qui ſe vendent auſſi dans la même Boutique.

THIMON, le Miſantrope Comedie en trois Actes, avec un Prologue & un Divertiſſement.

Le FAUCON, *ou* les OYES de Boccace, Comédie en trois Actes avec un Divertiſſement.

On trouve auſſi chez le même Libraire

Le Recüeil genéral du Nouveau Théâtre Italien, ſçavoir :

Les Nouveau Théâtre Italien, *ou* Recüeil des Comédies joüées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, en 8. *Vol.* 12.

Les Parodies avec les Airs gravez 3. *Vol.* 12.

ACTEURS de la Comédie.

LELIO, Amant de Flaminia.

MARIO, autre Amant de Flaminia.

PANTALON, Pere de Flaminia.

FLAMINIA, Amante de Lelio.

VIOLETTE, Suivante de Flaminia.

ARLEQUIN, Sauvage.

SCAPIN, Valet de Lelio.

Un MARCHAND.

Un PASSANT.

L'HYMEN.

L'AMOUR.

TROUPE d'Amours.

TROUPE de Plaisirs.

TROUPE d'Archers.

La Seine est à Marseille.

ARLEQUIN SAUVAGE.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

LELIO, SCAPIN.

LELIO.

A-tu tout préparé pour mon départ ?

SCAPIN.

La Felouque eſt arrêtée, & vous pourrez partir demain à l'heure que vous voudrez.

LELIO.

Je prétends que le jour ne me retrouve pas dans Marſeille : tous les momens

que je paſſe loin de Flaminia, me ſemblent des ſiécles ; & je me livrerois avec plaiſir à la fureur des tempêtes, ſi elles me pouſſoient vers cette belle avec plus de rapidité.

SCAPIN.

Laiſſons là les tempêtes, c'eſt une voiture trop incommode ; l'expérience que nous en avons faite dans notre naufrage, ne doit nous laiſſer aucune tentation pour leurs ſecours. Conſultez un peu vôtre Sauvage ſur cela.

LELIO.

Il eſt vrai que ſa frayeur étoit grande ; & ſi j'avois pû rire dans le peril où nous étions, je me ſerois diverti de ſa colere, & des injures qu'il me diſoit à cauſe du danger où je l'avois expoſé.

SCAPIN.

Il fut pourtant le moins embaraſſé ; dès que le vaiſſeau fut échoüé, il n'attendit pas la chaloupe pour ſe ſauver, mais il ſe jetta à la nage, & fut le premier hors de danger ſans s'embaraſſer de ceux qu'il y laiſſoit.

LELIO.

A propos d'Arlequin, où l'as-tu laiſſé ?

SCAPIN.

Il eſt dans l'admiration de tout ce qu'il

voit, & vous ririez de ſon étonnement.

LELIO.

Je l'imagine aſſez : c'eſt pour m'en ménager le plaiſir, que j'ai défendu de l'inſtruire de nos coûtumes. La vivacité de ſon eſprit qui brilloit dans l'ingenuité de ſes réponſes, me firent naître le deſſein de le mener en Europe avec ſon ignorance : je veux voir en lui la nature toute ſimple oppoſé parmi nous aux Loix, aux Arts & aux Sciences ; le contraſte ſans doute ſera ſingulier.

SCAPIN.

Des plus ſinguliers !

LELIO.

Vas tout préparer pour demain ; je vais chercher dans cette campagne un homme avec qui j'ai quelques affaires.

SCENE II.

MARIO, LELIO.

MARIO.

JE commence à croire ſerieuſement, que les mariages ſont écrits dans le Ciel, & qu'ils s'accompliſſent ſur la terre. A peine Flaminia eſt dans cette Ville, que je l'aime. Je parle, & ſon pere me l'ac-

corde : voilà mener les choſes du bon pied. Mais que vois-je ! N'eſt-ce pas Lelio ? Oüi, c'eſt lui-même. Seigneur Lelio ?

LELIO.

Ah ! mon cher ami, eſt-ce vous ?

MARIO.

Je ſuis charmé de vous voir ; perſonne n'a pris plus de part à votre malheur que moi. Pardonnez à mon empreſſement; votre naufrage a-t-il été auſſi funeſte à votre fortune que l'on me l'a écrit d'Eſpagne ?

LELIO.

J'y devois tout perdre ; mais heureuſement j'ai retrouvé ce que j'avois de plus précieux, & ce que j'y ai perdu n'eſt pas conſidérable.

MARIO.

Voilà la nouvelle du monde qui pouvoit le plus me flater, & je vous en felicite de tout mon cœur. Mais par quelle avanture êtes-vous dans cette Ville ?

LELIO.

Par l'impatience de voir un objet aimable qui m'appelle en Italie. Je l'aimois avant mon voyage; le pere me l'avoit accordée, & nous étions ſur le point d'être heureux, lorſque je me vis obligé d'aller aux Indes, pour y recueillir une

riche ſucceſſion. Comme je trouvai les choſes en regle, j'y eus bien-tôt fini mes affaires : je partis : j'ai fait naufrage ſur la côte d'Eſpagne. Après en avoir ramaſſé les débris, & donné ordre à quelques affaires, je me ſuis embarqué ſur un vaiſſeau de cette Ville, pour paſſer d'ici en Italie.

MARIO.

Je ſuis charmé de tout ce que vous me dites. Pour vous rendre confidence pour confidence, je vous dirai que je ſuis amoureux auſſi, & que je vais me marier.

LELIO.

Comme je ſuis perſuadé que vous faites un choix digne de vous, je vous en felicite de tout mon cœur.

MARIO.

La perſonne eſt aimable, riche & d'un bon caractere.

LELIO.

C'eſt tout ce que l'on peut ſouhaitter. Eſt-elle de cette Ville ?

MARIO.

Non, elle eſt Italienne ; c'eſt la fille d'un de mes amis. Des affaires importantes l'ont appellé ici, où il eſt depuis quinze jours avec cette aimable perſonne. Comme il eſt logé chez-moi, j'ai eu occaſion de la voir ſouvent : elle m'a plû,

je l'ai dit au pere, il me l'accorde ; voilà en deux mots toute mon hiſtoire.

LELIO.

Je ſouhaitte que la poſſeſſion de cette charmante perſonne, & le temps que vous aurez de vous mieux connoître, ne faſſe qu'augmenter vos feux.

MARIO.

J'eſpere d'être heureux avec elle. Mais vous me ferez bien l'honneur d'aſſiſter à ma nôce.

LELIO.

Je m'y convierois de moi-même, ſi je pouvois. Vous aimez, & vous connoiſſez l'inquiétude des Amans, lorſqu'ils ſont éloignez de ce qu'ils aiment ; ainſi je n'ai beſoin que de mon amour pour me juſtifier auprès de vous : j'ai quelques affaires dans cette Ville, auſquelles il faut que je donne ordre, & je parts demain. Adieu, je ſuis obligé de vous quitter ; j'aurai l'honneur de vous embraſſer chez vous avant que de partir.

MARIO.

Je ſuis fâché de ne pouvoir pas vous arrêter, mais il faut vous laiſſer libre. Adieu.

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Allons. Mais voilà Arlequin.

ARLEQUIN.

Les ſottes gens que ceux de ce Païs ! les uns ont de beaux habits qui les rendent fiers ; ils levent la tête comme des Autruches, on les traîne dans des cages, on leur donne à boire & à manger, on les met au lit, on les en retire ; enfin on diroit qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en ſervir.

LELIO.

Le voilà dans les réfléxions, il faut que je m'amuſe un moment de ſes idées. Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà : bon jour, mon ami.

LELIO.

A quoi penſes-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je penſe que voici un mauvais Pays ; & ſi tu m'en crois, nous le quitterons bien-vîte.

LELIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que j'y vois des Sauvages insolens qui commandent aux autres, & s'en font servir ; & que les autres, qui sont en plus grand nombre, sont des lâches, qui ont peur, & font le métier des bêtes : je ne veux point vivre avec de telles gens.

LELIO.

Tu loüeras un jour ce que ton ignorance te fait condamner aujourd'huy.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ; mais vous me paroissez de sots animaux.

LELIO.

Tu nous fais beaucoup d'honneur. Ecoute : tu n'es plus parmi des Sauvages, qui ne suivent que la nature brute & grossiere, mais parmi des Nations civilisées.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela, des Nations civilisées ?

LELIO.

Ce sont des hommes qui vivent sous des Loix.

ARLEQUIN.

Sous des Loix ! Et quels Sauvages sont ces gens-là ?

LELIO.

Ce ne sont point des Sauvages, mais

un ordre puiſé dans la raiſon, pour nous retenir dans nos devoirs, & rendre les hommes ſages & honnêtes gens.

ARLEQUIN.

Vous naiſſez donc fous & coquins dans ce pays ?

LELIO.

Pourquoi le penſes-tu ?

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas bien difficile de le déviner. Si vous avez beſoin de Loix pour être ſages & honnêtes gens, vous êtes fous & coquins naturellement : cela eſt clair.

LELIO.

Bon : nous naiſſons avec nos défauts comme tous les hommes ; la raiſon ſeule ſoutenuë d'une bonne éducationn peut les réformer.

ARLEQUIN.

Vous avez donc de la raiſon ?

LELIO.

Belle demande ! ſans doute.

ARLEQUIN.

Et comment eſt faite votre raiſon ?

LELIO.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux ſçavoir ce que c'eſt que votre raiſon.

LELIO.

C'eſt une lumiere naturelle, qui nous fait connoître le bien & le mal, & qui nous apprend à faire le bien & à fuir le mal.

ARLEQUIN.

Eh mor-non de ma vie, votre raiſon eſt faite comme la nôtre !

LELIO.

Apparemment, il n'y en a pas deux dans le monde.

ARLEQUIN.

Mais puiſque vous avez de la raiſon, pourquoi avez-vous beſoin de Loix ; car ſi la raiſon apprend à faire le bien & à fuir le mal, cela ſuffit, il n'en faut pas davantage.

LELIO.

Tu n'en ſçais pas aſſez pour comprendre l'utilité des Loix : elles nous apprennent à faire un bon uſage de la vie pour nous & pour nos freres ; l'éducation que l'on nous donne, nous rend plus aimables à leur égard. Si nous leur offrons quelque choſe, nous l'accompagnons de complimens & de politeſſes qui donnent un nouveau prix à la choſe.

ARLEQUIN.

Cela eſt drôle. Fais moi un peu un compliment, afin que je ſçache ce que c'eſt.

LELIO.

Suppoſons que je te veux donner à dîner.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Au lieu de te dire groſſiérement : Arlequin, viens dîner avec moi ; je te ſaluë poliment, & je te dis : mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi.

ARLEQUIN.

Mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi. Ah, ah, ah! la drôle de choſe qu'un compliment!

LELIO.

Vous ne ſerez pas traité auſſi-bien que vous le méritez.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut rien : ôte-le de ton compliment.

LELIO.

Je voudrois bien vous faire meilleure chére.

ARLEQUIN.

Eh-bien, fais-la moi meilleure, & laiſſe tout ce diſcours inutile.

LELIO.

Ce que je te dis n'empêche pas que je ne te faſſe bonne chére; ce n'eſt que pour te faire comprendre que je t'aime tant, & que mon eſtime pour toi eſt ſi forte, que je ne trouve rien d'aſſez bon pour toy.

ARLEQUIN.

Tu me crois donc bien friand? Allons, je te paſſe le compliment, puiſqu'il n'empêche point que tu ne me faſſe bonne chére; quoiqu'à te parler franchement, j'aurois bien autant aimé que tu m'euſſe dit ſans façon, que tu me vas bien traiter.

LELIO.

C'eſt-là le moindre avantage que l'éducation produit chez les hommes.

ARLEQUIN.

A te dire la verité, je trouve cet avantage bien petit.

LELIO.

Elle nous rend humains & charitables.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LELIO.

Elle nous fait entrer dans les peines d'autruy.

ARLEQUIN.

Bon bon.

LELIO.

Elle nous engage à prévenir leurs beſoins.

ARLEQUIN.

Cela eſt excellent.

LELIO.

A proteger l'innocence, à punir les vices. C'eſt par elle que dans ce pays on trouve à ſa porte tout ce que l'on a beſoin, ſans ſe donner la peine de l'aller chercher : on n'a qu'à parler, & ſur le champ on voit cent perſonnes qui courent pour prévenir vos beſoins.

ARLEQUIN.

Quoi ! l'on vous apporte ici tout ce que vous demandez pour vous épargner la peine de l'aller chercher vous-même.

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne donc plus ſi tu fais ſi bonne chere, & je commence à voir que dans le fond vous ne valez rien, mais que les Loix vous rendent meilleurs & plus heureux que nous ; puiſque cela eſt ainſi, je te ſuis bien obligé de m'avoir mené dans ton pays : pardonne à mon ignorance : tu vois bien qu'à voir tout ce que vous faites, je ne pouvois pas m'imaginer que vous fuſſiez ſi honnêtes gens.

LELIO.

Je le ſçai. Retourne au logis : je te dirai le reſte une autre fois. *Il ſort.*

ARLEQUIN *ſeul.*

Ce Pays-cy eſt original ! qui diable auroit jamais deviné qu'il y eut eû des hommes dans le monde qui euſſent beſoin de Loix pour devenir bons ?

SCENE IV.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

PANTALON.

Que dites-vous de ce pays-ci, ma fille?

FLAMINIA.

Qu'il eſt charmant, mon Pere!

PANTALON.

Aimeriez-vous à y reſter ?

FLAMINIA.

Beaucoup, mon Pere.

PANTALON.

Eh bien, vous y reſterez : notre Hôte le Seigneur Mario vous aime, il vous demande en mariage, & je vous ay promiſe.

FLAMNIA.

Ciel ! que m'apprenez-vous? Et Lelio?

PANTALON.

Il le faut oublier ; il a perdu ſon bien par un naufrage, & ſon état ne vous permet plus de penſer à lui, ni lui à vous.

FLAMINIA.

Et qu'importe de ſon état, s'il m'aime toûjours, & s'il eſt toûjours aimable? Il peut avoir perdu ſon bien, mais ſon mérite lui reſte.

PANTALON.

C'eſt perdre ſon merite que de perdre ſon bien.

FLAMINIA.

Oüi, pour une autre ame que pour la mienne. Si ſes malheurs ſont vrais, ils me donneront le plaiſir de le retirer des mains de la mauvaiſe fortune, pour lui rendre par celles de l'amour ce que la tempête lui a ravi.

PANTALON.

Conſultez moins votre cœur que votre raiſon ; ce n'eſt que d'elle dont vous avez beſoin aujourd'huy.

FLAMINIA.

Mon cœur & ma raiſon ſont d'accord.

Arlequin pendant cette Scene ſe promene ſur le Theatre, & va donner dans le nez de Pantalon.

ARLEQUIN.

Oh, le plaiſant animal ! je n'en ai jamais vû comme celui-là. Ah, ah, ah, la ridicule figure !

PANTALON.

Qui eſt cet impertinent ?

ARLEQUIN *à Flaminie.*

Dis-moi, comment appelles-tu cette bête-là ?

FLAMINIA.

Vous eſtes un inſolent. C'eſt un homme reſpectable, qui vous fera roüer de coups, ſi vous n'y prenez garde.

ARLEQUIN.

Lui, un homme ? ah, ah, ah, la drôle de figure ! Dis-moi, Barbette, de quelle diable d'eſpece eſt-tu donc ? car je n'ai jamais vû d'hommes, ni de bêtes faits comme toi.

PANTALON.

Maraut ſi tu ne te retire, tu pourra bien avec ta Barbette t'attirer une volée de coups de bâtons.

ARLEQUIN. *à part.*

Quels diables de gens ſont donc ceux-cy ! ils ſe fâchent de tout. *haut.* Je t'appelle Barbette, parce que tu as une barbe longue, longue.

VIOLETTE.

Ne lui faites point de mal, Monſieur,

ne voyez-vous pas que c'eſt un pauvre innocent ?

ARLEQUIN.

Elle eſt bonne, celle-là ; elle ſçait apparemment mieux les Loix que les autres.

FLAMINIA.

Le pauvre homme a l'eſprit troublé.

ARLEQUIN.

Vous en avez menti ; je ſuis un homme ſage, un ignorant à la verité, un âne, une bête, un ſauvage qui ne connoît point de Loix ; mais d'ailleurs un très galand homme, plein d'eſprit & de mérite.

FLAMINIA.

Je le crois, mon ami. Cet homme-là me fait peur.

PANTALON.

Un vomo ſavio, de ſpirito, un ignorante, un aſino, una beſtia, ma pur vomo de grand merito, ah, ah, ah !

FLAMINIA.

Il y a quelque choſe de ſingulier en lui. Ecoute, mon ami, de quel pays es-tu ?

ARLEQUIN.

Moi ? je ſuis d'un grand bois où il ne croît que des ignorans comme moi, qui ne ſçavent pas un mot de Loix ; mais qui ſont bons naturellement. Ah, ah ! nous

n'avons pas beſoin de leçons, nous autres, pour connoître nos devoirs ; nous ſommes ſi innocens, que la raiſon ſeule nous ſuffit.

FLAMINIA.

Si cela eſt, vous en ſçavez beaucoup ; mais comment êtes-vous venu ici ?

ARLEQUIN.

Je ſuis venu dans un grand canot long, long, pouf, il étoit long comme le diable : nous y étions moi & puis le Capitaine, & puis trois autres Nations que l'on appelle les Matelots, les ſoldats & les Officiers.

FLAMINIA.

Sa ſimplicité eſt extrême : c'eſt un Sauvage, comme il le dit, qui ne ſçait rien encore de nos mœurs.

ARLEQUIN.

Oh pour cela pas un mot : tout ce que je ſçai, c'eſt que vous naiſſez fous & coquins, mais que les Loix vous rendent ſages & honnêtes gens. C'eſt le Capitaine qui me l'a appris ; il les ſçait bien lui les Loix. Les ſçais-tu bien auſſi toi ?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Tu es donc de ces honnêtes filles qui offrent aux paſſans ce qui leur fait plaiſir ?

FLAMINIA.

Tu me fais bien de l'honneur.

ARLEQUIN.

Je crois que cette grace-là les ſçait mieux que toi.

FLAMINIA.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce qu'elle eſt bonne, & qu'elle n'a pas voulu que tu me fis du mal. Dis-moi, je la trouve jolie; crois-tu qu'elle m'aime?

FLAMINIA.

Elle vous aimera, ſi elle vous trouve aimable : eſſayez. (*à part.*) il faut que je me divertiſſe aux dépens de Violette.

ARLEQUIN.

Elle eſt appétiſſante. Je vous trouve bien aimable, & je n'ai jamais vû de fille qui m'ait plû davantage, en verité.

VIOLETTE.

Vous êtes bien obligeant, monſieur.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point Monſieur, je m'appelle Arlequin.

VIOLETTE.

Arlequin : que ce nom eſt joli !

ARLEQUIN.

Oüi. Et le vôtre eſt-il auſſi joli que vous ? Dites-le moi, je vous en prie.

VIOLETTE.

Je me nomme Violette.

ARLEQUIN.

Violette : le charmant petit nom ! il vous convient bien ; vous êtes si fleurie, que vous devez être de la race des fleurs.

FLAMINIA.

Comment ! cela eſt dit avec eſprit.

PANTALON.

J'ai entendu dire que les Sauvages parloient toujours par metaphore.

FLAMINIA.

Il eſt fort joli.

ARLEQUIN *à Violette.*

Vous entendez bien, cette fille me trouve joli : me trouvez-vous joli, vous?

VIOLETTE.

Oüi.

ARLEQUIN.

Vous m'aimez donc ; car on doit aimer ce que l'on trouve joli.

VIOLETTE.

On n'aime pas ſi facilement dans ce pays, il faut bien d'autres choſes.

ARLEQUIN.

Eh que faut il de plus ? Vous verrez que c'eſt encore là un tour des Loix que je n'entens pas ; foin de mon ignorance. Ecoutez, je ne ſçai qu'aimer, s'il faut quelque autre choſe pour ſe rendre aimable

ble, apprenez-le-moi, & je le ferai.

VIOLETTE.

Il faut dire de jolies choſes, faire des careſſes tendres.

ARLEQUIN.

Pour des careſſes, je ſçai ce que c'eſt, & je vous en ferai tant que vous voudrez ; quant aux jolies choſes, je ne les ſçai pas en verité : mais commençons toujours par les careſſes, en attendant que j'aye apris le reſte.

VIOLETTE.

Non pas cela ; il faut au contraire commencer par les jolies choſes, afin de gagner le cœur de ſa Maîtreſſe, & d'obtenir d'elle la permiſſion de lui faire des careſſes.

ARLEQUIN.

Mais comment diable voulez-vous que je vous les diſe, ces jolies choſes ? je ne les ſçai pas : aprenez-les-moi, & je vous les dirai.

VIOLETTE.

Ce n'eſt point à moi à vous les apprendre.

ARLEQUIN.

Eh comment ferai-je donc ?

FLAMINIA.

Le voila bien embarraſſé ! Ecoute : dire de jolies choſes, c'eſt loüer la beauté de

ſa Maîtreſſe, la comparant avec eſprit à ce qu'on voit de plus beau ; lui vanter ſes feux & la ſincerité de l'amour que l'on ſent pour elle.

ARLEQUIN.

Eh ventre de moi, nous en diſons donc de jolies choſes, lorſque nous ſommes dans nos bois. Peſte de ma bêtiſe : écoutez ſeulement, je vais vous dire les plus jolies choſes du monde : écoutez, écoutez-bien.

VIOLETTE.

J'écoute.

ARLEQUIN.

Vous êtes plus belle que le plus beau jour ; vos yeux ſont comme le Soleil & la Lune lorſqu'ils ſe levent : votre nez eſt comme une montagne éclairée de leurs rayons, & votre viſage une plaine charmante, où l'on voit naître des fleurs de tous les côtez. Eh bien ! cela n'eſt-il pas joli ?

VIOLETTE.

Pas trop : je ſerois horrible, ſi j'étois faite comme vous dites-là. Deux grands yeux comme le Soleil & la Lune, un nez comme une montagne ! fi je ferois peur !

ARLEQUIN.

Vous ne trouvez donc pas cela beau ?

VIOLETTE.

Non.

ARLEQUIN.

Je ne ſçai qu'y faire ; je n'en ſçai pas davantage. Tenez, cela me broüille, donnez-moi le tems d'apprendre ces jolies choſes que je ne ſçai pas, & en attendant, faiſons l'amour comme on le fait dans les bois, aimons-nous à la Sauvage.

FLAMINIA.

Arlequin a raiſon, Violette ; tu dois faire l'amour à ſa maniere, juſqu'à ce qu'il ſçache la tienne.

ARLEQUIN.

Oüi : car ma maniere eſt facile ; on la ſçait, celle-là, ſans l'avoir appriſe. Allons, dans mon pays, on preſente une allumette aux filles : ſi elles la ſoufflent, c'eſt une marque qu'elles veulent vous accorder leurs faveurs ; ſi elles ne la ſoufflent pas, il faut ſe retirer. Cette methode vaut bien celle de ce pays ; elle abrege tous les diſcours inutiles. *Il allume une allumette.*

PANTALON.

Que dis-tu de la conquête de Violette?

FLAMINIA.

Elle n'eſt pas brillante, mais elle eſt plus aſſurée que la plûpart de celles dont nos beautez ſe flatent.

ARLEQUIN *avec l'allumette.*

Voici une ceremonie ſans compliment qui vaut mieux que toutes celles de ce pays. *Il preſente l'allumette, Violette la ſouffle* Ah ! quel plaiſir ! Allons, ne perdons point de tems: il ne s'agit plus de complimens icy, venez ma belle. *Il l'emporte dans ſes bras.*

VIOLETTE.

Ah ! ah ! Monſieur, au ſecours.

PANTALON.

Tout-beau, Arlequin ; ce n'eſt pas comme cela qu'il faut s'y prendre.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'ôte-tu cette fille ?

PANTALON.

Parce que la violence n'eſt pas permiſe.

ARLEQUIN.

Je ne lui fais pas violence ; elle le veut bien, puiſqu'elle a ſoufflé mon allumette.

PANTALON.

Tu vois pourtant qu'elle crie.

ARLEQUIN.

Bon ! elles ſont toutes comme cela, il n'y faut pas prendre garde.

FLAMINIA.

On ne va pas ſi vîte dans ce pays.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela me fait ; ne ſom-

nes-nous pas convenus de faire l'amour à la ſauvage ?

FLAMINIA.

Oüi, mais non pas pour l'allumette, cela feroit tort à Violette.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ? n'eſt-elle pas la maîtreſſe de faire ce qui lui fait plaiſir, lorſque la choſe ne fait mal à perſonne ?

FLAMINIA.

Non, cela eſt défendu.

ARLEQUIN.

Vous êtes des foux, de défendre ce qui vous fait plaiſir.

FLAMINIA.

Ecoute, ſi tu es ſage, je te donnerai Violette. Tu vois bien cette Maiſon ?

ARLEQUIN.

Oüi.

FLAMINIA.

C'eſt-là où Violette & moi demeurons, viens nous y voir, & nous t'apprendrons à faire l'amour à la maniere du pays.

ARLEQUIN.

Allons.

FLAMINIA.

Non pas à preſent, tu viendras une autre fois.

ARLEQUIN.

Et pourquoi pas à preſent ?

FLAMINIA.

Parce que Violette a des affaires.

ARLEQUIN.

Mais je n'en ai point moi, d'affaires.

FLAMINIA.

Je le croi; mais Violette en a, & tu dois avoir de la complaiſance pour elle.

ARLEQUIN.

Cela eſt-il joli, d'avoir de la complaiſance?

FLAMINIA.

Sans doute, il n'y a rien de plus joli.

ARLEQUIN.

Allez donc faire vos affaires; mais faites vîte, car je ſuis preſſé.

VIOLETTE.

Adieu Arlequin. *Elle ſort avec Faminia & Pantalon.*

SCENE V.

ARLEQUIN, UN MARCHAND.

LE MARCHAND.

Monſieur, voulez-vous acheter quelque choſe?

ARLEQUIN.

Eh.

LE MARCHAND.

Si vous voulez de ma marchandiſe,

voyez. *Il deploye ſa boutique.*

ARLEQUIN.

Pourquoi me fais-tu voir cela ?

LE MARCHAND.

Afin que vous voyez s'il y a quelque choſe qui vous faſſe plaiſir.

ARLEQUIN.

Et s'il y a quelque choſe qui me faſſe plaiſir, tu me le donneras?

LE MARCHAND.

Avec joye : je ne demande pas mieux.

ARLEQUIN. *à part.*

Le Capitaine a raiſon, il ne ment pas d'un mot. *haut.* Et tu vas donc par le pays porter ces choſes, pour chercher des gens qui les prennent ?

LE MARCHAND.

Oüi, Monſieur, il le faut bien.

ARLEQUIN.

Les bonnes gens ! les bonnes gens ! & la belle choſe que les loix.

LE MARCHAND.

Voyez donc, Monſieur, ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Cela me paſſe : voyons. *Il regarde avec beaucoup de jeu : il voit le portrait d'une femme, qu'il croit être une femme veritable.* Ah ! qu'eſt-ce que cela ? une femme ? qu'elle eſt petite !

LE MARCHAND.

Moi ! ſi l'on m'a fait avec un pinceau ? ah, ah, ah, ah ! Et vous a-t-on fait avec un pinceau ?

ARLEQUIN.

Bon ! je ſuis d'un pays d'ignorans, ignorantiſſimes ; où les hommes ſont ſi bêtes, qu'ils n'en ſçauroient faire d'autres ſans femmes.

LE MARCHAND.

Effectivement, voilà une grande ignorance, nous en ſçavons bien davantage ici, comme vous voyez.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte, ſi j'y comprends rien.

LE MARCHAND.

Allons, Monſieur, voyez ce qui vous fait plaiſir.

ARLEQUIN.

Tout me fait plaiſir.

LE MARCHAND.

Eh bien, prenez tout.

ARLEQUIN.

Mais tu n'auras rien après.

LE MARCHAND

Tant-mieux : un Marchand ne demande pas mieux que de ſe défaire de ſa marchandiſe.

ARLEQUIN.

Tu te nomme donc un marchand ?

LE MARCHAND.

Oüi.

ARLEQUIN.

Je ſuis bien aiſe de ſçavoir le nom d'un ſi bon-homme. Donne. Voilà une bonté ſans exemple : le Capitaine eſt trop aimable de m'avoir conduit chez de ſi bonnes gens. *Il prend tout*

LE MARCHAND.

Mais combien m'en voulez-vous donner ?

ARLEQUIN.

Moi ? je n'ai rien à te donner, & j'en ſuis bien faché; car je ſuis naturellement bon, quoique je ne ſache pas les Loix.

LE MARCHAND.

Ce n'eſt pas là mon compte, il me faut cinq cent frans.

ARLEQUIN.

Je veux mourir ſi j'ai un franc, ni ſi je ſçai ſeulement ce que c'eſt.

LE MARCHAND.

Rendez-moi donc ma marchandiſe.

ARLEQUIN.

Bon ! tu veux rire.

LE MARCHAND.

Je ne ris point : rendez ce que vous avez à moi, ou je m'irai plaindre.

ARLEQUIN.

Et à qui ?

LE MARCHAND.

Au Juge.

ARLEQUIN.

Quel animal eſt-ce que cela ?

LE MARCHAND.

C'eſt un honnête-homme qui fait executer les Loix, & pendre ceux qui y manquent entendez-vous ?

ARLEQUIN

Ainſi ſi tu manquois à la Loi, il te feroit pendre ?

LE MARCHAND.

Sans-doute.

ARLEQUIN.

Il feroit fort bien : à ce que je vois, la bonté des gens de ce pays n'eſt pas volontaire, on les fait être bons par force.

LE MARCHAND.

Allons, Monſieur, je ne ris pas, payez-moi, ou rendez-moi ma marchandiſe.

ARLEQUIN.

Je meure ſi j'entends rien de ce que tu dis : payez-moi, donnez-moi des francs ; quel diable de galimatias eſt-ce cela ?

LE MARCHAND.

Ah ! que de raiſons.

ARLEQUIN.

Pourquoi te fâches-tu ? tu m'és venu offrir ta marchandiſe de bon amitié, je l'ai priſe pour te faire plaiſir, & à préſent tu te mets en colere contre moi, fi, cela eſt vilain.

LE MARCHAND.

Vous n'êtes qu'un fripon ? & ſi vous ne me rendez promptement ce que vous avez à moi, je.....

ARLEQUIN.

Hola ho ! Si tu ne t'en vas bien vîte, je t'aſſommerai.

LE MARCHAND.

Comment, eſt-ce ainſi que l'on paye les gens ? au voleur. *Il ſe jette ſur Arlequin, qui le charge.* Au ſecours, miſericorde !

ARLEQUIN.

Il faut que j'arrache la chevelure à ce coquin. *Il leve le ſabre, & le Marchand abandonne ſa perruque en fuyant.*

LE MARCHAND.

Ah mon Dieu ! me voilà ruiné.

SCENE VII.

ARLEQUIN *ſeul.*

Oh, oh ! Qu'eſt-ce donc que cela ? cette chevelure n'eſt point naturelle...

Comment diable, à ce que je vois, les gens d'ici ne ſont point tels qu'ils paroiſſent, & tout eſt emprunté chez eux, la bonté, la ſageſſe, l'eſprit, la chevelure. Ma foi, je commence tout de bon à avoir peur, me voyant obligé de vivre avec de tels animaux; allons trouver le Capitaine, pour ſçavoir de lui ce que c'eſt que tout cela.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, Troupe D'ARCHERS, LE MARCHAND.

ARLEQUIN *d'abord ſeul.*

LE Capitaine m'a dit que les gens de ce pays étoient bons, & je les trouve tous méchans comme des diables; cela viendroit-il de mon ignorance?

UN ARCHER.

Voilà un homme qui reſſemble à celui

dont on nous a fait le portrait: abordons-le. Bon jour, mon ami.

ARLEQUIN.

Bonjour. *Il tourne autour d'eux, & les regarde, & dit à part.* Voilà des Sauvages de mauvaiſe mine.

L'ARCHER.

N'avez-vous point vû paſſer un Marchand ?

ARLEQUIN.

Qui portoit de la marchandiſe pour attraper les paſſans?

L'ARCHER.

Cela peut bien être.

ARLEQUIN.

Un petit vilain homme ?

L'ARCHER.

Juſtement.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! je l'ai vû ; il m'a joué un tour du diable.

L'ARCHER.

Voyez ce coquin.

ARLEQUIN.

Il m'a fait, je vous dis, un tour exécrable; mais il l'a bien payé ; car je n'aime pas que l'on ſe mocque de moi.

L'ARCHER.

Vous avez raiſon : voyez ſi ce n'eſt pas un fripon ; il nous a dit que vous lui

aviez pris ſa marchandiſe, & que vous n'avez pas voulu la lui payer.

ARLEQUIN.

Il vous l'a dit ?

L'ARCHER.

Oüi.

ARLEQUIN.

J'en ſuis bien aiſe, il vous a dit la verité. Et vous a-t-il dit auſſi que je l'ai bien battu ?

L'ARCHER.

Oüi, il nous a rendu compte de tout fort exactement.

ARLEQUIN.

Cela me ſurprend, je ne lui croyois pas tant de bonne foi. Ce coquin m'eſt venu offrir ſa marchandiſe : il m'a tant prié de la prendre, que je l'ai priſe pour lui faire plaiſir. Après cela ce belître vouloit que je lui donnaſſe des francs ; ſi j'en avois eu, je lui en aurois donné de bon cœur ; mais je ne ſçai pas même ce que c'eſt. Il s'eſt fâché parce que je n'avois pas de francs à lui donner, & il vouloit que je lui rendiſſe ſa marchandiſe : cela m'a mis en colere, par ce que je voyois qu'il ſe mocquoit de moi ; ainſi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'aurois aſſommé, s'il n'avoit pas pris la fuite.

L'ARCHER.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Oh le voilà : écoute, belître, n'eſt-il pas vrai que tu es venu m'offrir ta marchandiſe ?

LE MARCHAND.

Oüi : eh bien que voulez vous dire ? Meſſieurs, c'eſt-là le voleur.

ARLEQUIN.

Que je l'ai priſe ?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Qu'après cela tu voulois que je te donnaſſe des francs, ou que je te rendiſſe ta marchandiſe ?

LE MARCHAND.

Aſſurément : j'en voulois cinq cent francs, & c'étoit ſon prix.

ARLEQUIN.

Ecoutez bien : ne t'ai je pas dit que je n'avois point de francs ?

LE MARCHAND.

Oüi.

ARLEQUIN.

Ne t'ai-je pas dit auſſi que je ne voulois pas te rendre ta marchandiſe ?

LE MARCHAND.

Oüi.

ARLEQUIN.

Ne t'es-tu pas fâché, parce que je n'avois pas des francs, & que je ne voulois pas te rendre ta marchandiſe ?

LE MARCHAND.

Aſſurément que je me ſuis fâché ; n'avois-je pas raiſon ?

ARLEQUIN.

Ecoutez bien, écoutez bien, Meſſieurs : ne t'ai-je pas donné à la place des cinq cent francs, cinq cent coups de bâton ?

LE MARCHAND.

Si je l'avois oublié, mes épaules m'en feroient bien ſouvenir.

ARLEQUIN.

Eh-bien, vous voyez que je ne mens pas d'un mot ; je ne le fais pas parler.

L'ARCHER.

Nous le voyons.

LE MARCHAND.

Il ne faut point d'autres preuves, Meſſieurs, que ſa propre confeſſion.

L'ARCHER.

Nous ſommes ſuffiſamment inſtruits, & l'on vous rendra juſtice.

ARLEQUIN *à l'Archer.*

Ecoutez, ce fripon ne ſçait la Loi qu'à moitié : ſçavez-vous ce que je veux faire ?

L'ARCHER.

Que voulez-vous faire ?

ARLEQUIN.

Je veux aller trouver le Juge, pour lui faire donner encore une leçon des Loix.

L'ARCHER.

Vous avez raison : venez avec nous, nous allons vous y mener.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas à présent.

L'ARCHER.

Il faut bien que vous le puissiez ; car cela est nécessaire.

ARLEQUIN.

Non, vous dis-je, je ne le puis pas en verité, j'ai des affaires.

L'ARCHER.

Vous les ferez une autrefois.

ARLEQUIN.

Oh non, la chose presse ; je suis amoureux d'une jolie fille, lorsque je l'aurai vûë, je vous irai trouver, si je le puis.

L'ARCHER.

Allons, Monsieur le fripon, vous faites l'innocent ; je vous connois, marchez.

ARLEQUIN.

Que veux donc dire cela ?

L'ARCHER.

Il veut dire qu'il faut venir en prison.

ARLEQUIN.

Je n'y veux pas aller moi.

L'ARCHER.

On vous y fera bien aller.

ARLEQUIN.

Si tu me fâche, je prierai le Juge de te donner auſſi une leçon des Loix.

L'ARCHER.

Marche : il va-t'en faire donner une, après laquelle tu n'en aura pas beſoin d'autres.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas de ſes leçons moi ; le Capitaine m'apprendra bien les Loix ſans lui.

L'ARCHER.

Il s'y eſt pris un peu trop tard ; & je te promets que demain à cette heure, tu ſeras dûëment pendu & étranglé.

ARLEQUIN.

Moi !

L'ARCHER.

Oüi, toi.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

L'ARCHER.

Pour toutes les gentilleſſes que tu viens de nous raconter.

ARLEQUIN.

Ecoute, ſi tu me fais mettre en colere,

je t'aſſommerai, toi, & tous les coquins qui te ſuivent.

L'ARCHER.

Allons qu'on le ſaiſiſſe.

Les Archers ſe jettent ſur Arlequin, & l'enlevent malgré ſa réſiſtance: Sur ces entrefaites Lelio arrive.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, les ARCHERS, le MARCHAND.

LELIO *à part.*

C'eſt Arlequin que ces Archers ont pris, il aura fait quelque ſottiſe. *Haut* Meſſieurs, où menez-vous cet homme? il m'appartient.

L'ARCHER.

C'eſt un voleur de grand chemin que nous conduiſons en priſon, pour avoir volé ce Marchand.

LE MARCHAND.

Oüi, Monſieur, il m'a volé.

ARLEQUIN.

Ah! damné de Capitaine, que le diable te puiſſe emporter avec tous les honnêtes gens de ton pays, qui viennent poliment vous offrir les choſes pour vous attraper, & vous faire enſuite étrangler...

ah ! ſçelerat, ne m'as-tu mené de ſi loin que pour me joüer ce tour?

LE MARCHAND.

Il fait ainſi l'innocent : je lui ai voulu vendre tantôt ma marchandiſe, il l'a priſe, & puis il faiſoit ſemblant de croire que j'avois voulu la lui donner : il faiſoit le niais, comme s'il n'avoit jamais vû d'argent, & à la fin il ne m'a payé qu'à coups de bâton.

LELIO.

Eh ! Meſſieurs, ce pauvre homme eſt un Sauvage que j'ai mené avec moi : il n'a aucune connoiſſance de nos uſages ? & ce matin pour me divertir de ſon ignorance, je lui ai dit que l'on trouvoit ici toutes les choſes dont on avoit beſoin ſans peine, & qu'il y avoit des gens qui venoient vous les offrir, ſans expliquer que c'eſt pour de l'argent : il a pris ce que je lui ai dit au pied de la lettre, parce qu'il n'en ſçavoit pas davantage ; ainſi je ſuis la cauſe innocente du mal qu'il vous a fait, & je veux le réparer. Dites-moi, Monſieur, ce qu'il a à vous, je vous le payerai.

L'ARCHER.

Si cela eſt ainſi ; ce pauvre homme n'a pas tort : payez ſeulement ce marchand, & ramenez votre Sauvage chez vous.

LE MARCHAND.

QueMonſieur me faſſe rendre ma marchandiſe, je ne demande que cela.

LELIO.

As-tu encore les choſes que tu lui as priſes ?

ARLEQUIN.

Oüi, je les ai, mais je ne les veux plus, je ſerois bien fâché d'avoir rien à un belître comme toi. Tiens.

L'ARCHER.

Voilà un procès bien-tôt fini.

LE MARCHAND.

Nous ſommes tous contens ; *à Lelio* mais votre Sauvage ne l'eſt peut-être pas ? Je voudrois bien pour qu'il n'eût rien à me reprocher, lui rendre les coups de bâton qu'il m'a donnez.

ARLEQUIN.

Je ne les veux pas moi : quand je donne quelque choſe, c'eſt de bon cœur.

L'ARCHER.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

Ils s'en vont.

ARLEQUIN.

Allez-vous en a tous les diables.

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN *faisant mine au Parterre sans rien dire, ni regarder son Maître.*

LELIO *à part.*

Le voilà bien fâché: je veux me donner la comedie toute entiere. *haut.* Et bien, Arlequin, voici un bon pays, & où les gens sont fort aimables, comme tu vois? *Arlequin le regarde sans répondre* Tu ne dis mot: tu devrois bien au moins me remercier, de t'avoir empêché d'être pendu.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte, toi, tes freres & ton pays.

LELIO.

Eh pourquoi me souhaite-tu un si triste sort?

ARLEQUIN.

Pour te punir de m'avoir conduit dans un pays civilisé, où la bonté que vous faites semblant d'avoir n'est qu'un piége que vous tendez à la bonne foi de ceux que vous voulez attraper: je vois clairement que tout est faux chez-vous.

LELIO.

C'eſt que tu ne ſçai pas encore ce qu'il faut ſçavoir pour nous trouver aimables; mais je veux te l'apprendre.

ARLEQUIN.

Tu es un babillard, & c'eſt tout? mais parle, parle, puiſque tu en as tant d'envie : auſſi-bien je ſuis curieux de voir comment tu t'y prendras, pour me prouver que ce Marchand n'eſt pas un fripon.

LELIO.

Rien n'eſt plus facile. Nous ne vivons point ici en commun, comme vous faites dans vos forêts : chacun y a ſon bien, & nous ne pouvons uſer que de ce qui nous appartient; c'eſt pour nous le conſerver que les Loix ſont établies : elles puniſſent ceux qui prennent le bien d'autrui ſans le payer; & c'eſt pour l'avoir fait que l'on vouloit te pendre.

ARLEQUIN.

Fort bien! mais que donne-t'on pour ce que l'on prend?

LELIO.

De l'argent.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela de l'argent?

LELIO.

En voilà.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

C'eſt-là de l'argent ? C'eſt drôle ! *Il le parte à la dent.* Ahi ! il eſt dur comme un diable.

LELIO.

On ne le mange pas.

ARLEQUIN.

Qu'en fait-on donc ?

LELIO.

On le donne pour les choſes dont on a beſoin ; & l'on pourroit preſque l'appeller une caution, puiſqu'avec cet argent on trouve par-tout tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce qu'une caution ?

LELIO.

Lorſqu'un homme a donné une parole, & que l'on ne ſe fie pas à lui, pour plus grande ſûreté, on lui demande caution, c'eſt à dire, un autre homme qui promet de remplir la promeſſe que celui-là a faite, s'il y manque.

ARLEQUIN.

Fi ! au diable, éloigne-toi de moi.

LELIO.

Pourquoi ?

L'ARCHER.

Parce que je crains les gens qui ont beſoin de caution.

LELIO.

Je n'en ai pas beſoin, moi.

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien, & je voudrois caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dit. Mais cet argent n'eſt pas un homme, & par conſequent il ne peut donner de paroles ; comment donc peut-il ſervir de caution ?

LELIO.

Il en ſert pourtant, & il vaut mieux que toutes les paroles du monde.

ARLEQUIN.

Votre parole ne vaut donc gueres, & je ne m'étonne plus ſi tu m'as dit tant de menteries ; mais je n'en ſerai plus la dupe ; & ſi tu veux que je te croye, donne-moi des cautions.

LELIO.

Je le veux : en voilà.

ARLEQUIN.

Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions : j'en ai honte pour lui ; mais cela vaut encore mieux que d'être pendu. Parle à preſent

LELIO.

Tu vois par ce que je viens de dire, qu'on n'a rien ici pour rien, & que tout s'y acquiert par échange. Or pour rendre cet échange plus facile, on a inventé l'argent, qui eſt une marchandiſe commune & univerſelle, qui ſe change con-

tre toutes choſes, & avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN.

Quoi! en donnant de ces berloques, on a tout ce dont on a beſoin?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Cela me paroît ridicule, puiſqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

LELIO.

On ne le boit, ni on ne le mange; mais on trouve avec de quoi boire & de quoi manger.

ARLEQUIN.

Cela eſt drôle! tes coutumes ne ſont peut-être pas ſi mauvaiſes que je les ai crûës. Il ne faut donc que de l'argent pour avoir toutes choſes ſans ſoins & ſans peines.

LELIO.

Oui; avec de l'argent on ne manque

ARLEQUIN.

Je trouve cela fort commode, & bien inventé. Que ne me le diſois-tu d'abord, je n'aurois pas riſqué de me faire pendre: aprens-moi donc vîte où l'on donne de cet argent, afin que j'en faſſe ma proviſion? LELIO.

On n'en donne point.

ARLEQUIN.

Eh-bien, où faut-il donc que j'aille en prendre ? LELIO.

On n'en prend point auſſi.

ARLEQUIN.

Apprens-moi donc à le faire ?

LELIO.

Encore moins ; tu ſerois pendu ſi tu avois fait une ſeule de ces pieces.

ARLEQUIN.

Eh ! comment diable en avoir donc ? on n'en donne point, on ne peut pas en prendre, il n'eſtpas permis d'en faire : je n'entends rien à ce galimatias

LELIO.

Je vais te l'expliquer. Il y a deux ſortes de gens parmi nous, les riches & les pauvres. Les riches ont tout l'argent, & les pauvres n'en ont point.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO,

Ainſi pour que les pauvres en puiſſent avoir, ils ſont obligez de travailler pour les riches, qui leur donnent de cet argent à proportion du travail qu'ils font pour eux.

ARLEQUIN.

Et que font les riches tandis que les pauvres travaillent pour eux ?

LELIO.

Ils dorment, ils se promenent, & passent leur vie à se divertir & faire bonne chere.

ARLEQUIN.

Cela est bien commode pour les riches.

LELIO.

Cette commodité que tu y trouve fait souvent tout leur malheur.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LÉLIO.

Parce que les richesses ne font que multiplier les besoins des hommes : les pauvres ne travaillent que pour avoir le necessaire ; mais les riches travaillent pour le superflu, qui n'a point de bornes chez eux, à cause de l'ambition, du luxe, & de la vanité qui les devorent : le travail & l'indigence naissent chez eux de leur propre opulence.

ARLEQUIN.

Mais si cela est ainsi, les riches sont plus pauvres que les pauvres mêmes, puisqu'ils manquent de plus de choses.

LÉLIO.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Ecoute, veux-tu que je te dise ce que je pense des Nations civilisées ?

LELIO.

Oüi : Qu'en penſe-tu ?

ARLEQUIN.

Il faut que je te diſe la verité, car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je penſe que vous êtes des foux qui croyez être ſages, des ignorans qui croyez être habiles, des pauvres qui croyez être riches, & des eſclaves qui croyez être libres.

LELIO.

Eh pourquoi le penſe-tu ?

ARLEQUIN.

Parce que c'eſt la verité. Vous êtes foux, car vous cherchez avec beaucoup de ſoins une infinité de choſes inutiles : vous êtes pauvres, parce pue vous bornez vos biens dans de l'argent, ou d'autres diableries, au lieu de joüir ſimplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de joüir plus librement de tout. Vous êtes eſclaves de toutes vos poſſeſſions, que vous preferez à votre liberté & à vos freres, que vous feriez pendre, s'ils vous avoient pris la plus petite partie de ce qui vous eſt inutile. Enfin vous êtes des ignorans, parce que vous faites conſiſter votre ſageſſe à ſçavoir les Loix, tandis que vous ne connoiſſez pas la raiſon, qui vous appren-

droit à vous paſſer de Loix comme nous.

LELIO.

Tu as raiſon, mon cher Arlequin, nous ſommes des foux, mais des foux réduits à la neceſſité de l'être.

ARLEQUIN.

Votre plus grande folie eſt de croire que vous êtes obligez d'être foux.

LELIO.

Mais que veux-tu que nous faſſions ? il faut du bien ici pour vivre ; ſi l'on n'en a point, il faut travailler pour en avoir, car le pauvre n'a rien pour rien.

ARLEQUIN.

Cela eſt impertinent. Mais à propos, je n'ai point d'argent moi, & par conſéquent je ſuis donc pauvre?

LELIO.

Sans doute que tu l'es.

ARLEQUIN.

Quoi ! je ſerai obligé de travailler comme ces malheureux pour vivre ?

LELIO.

Tu n'en dois pas douter,

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte. Pourquoi donc, ſcelerat, m'as-tu tiré de mon païs pour m'apprendre que je ſuis pauvre ? je l'aurois ignoré toute ma vie ſans toi ; je ne connoiſſois dans les forêts ni les ri-

cheſſes, ni la pauvreté : j'étois à moi-même mon Roy, mon Maître & mon valet ; & tu m'as cruellement tiré de cet heureux état, pour m'apprendre que je ne ſuis qu'un miſerable & un eſclave. Répons-moi, ſcelerat, homme ſans foi ſans charité. *Il pleure.*

LELIO.

Conſole-toi, mon cher Arlequin, je ſuis riche moi, & je te donnerai tout ce qui te ſera neceſſaire.

ARLEQUIN.

Et moi je ne veux rien recevoir de toi ; comme vous ne donnez ici rien pour rien, ne pouvant te donner de l'argent, qui eſt le diable qui vous poſſede tous, tu voudrois que je me donnaſſe moi même, & que je fûs ton eſclave, comme ces malheureux qui te ſervent : je veux être homme, libre, & rien plus. Ramene-moi donc où tu m'as pris, afin que j'aille oublier dans mes forêts qu'il y a des pauvres & des riches dans le monde.

LELIO.

Ne t'allarme point, tu ne ſeras point mon eſclave : tu ſeras heureux, je t'en donne ma parole.

ARLEQUIN.

Bon ! belle parole, qui ſans caution ne vaut pas ce la. *Il fait un ſigne avec les doigts.*

LELIO.

Et bien je te donnerai des cautions.

ARLEQUIN.

Allons, malgré le mépris que j'ai pour tes freres, je veux bien demeurer ici pour l'amour de toi, & d'une jolie fille qui se nomme Violette, dont je suis amoureux.

LELIO.

Violette, dis-tu? la Suivante de Flaminia se nommoit ainsi. Où as-tu vû cette Violette?

ARLEQUIN.

Là où tu m'as trouvé tantôt.

LELIO.

Comment est-elle faite?

ARLEQUIN.

Ah! elle est bien belle.

LELIO.

Grande?

ARLEQUIN.

Pas trop.

LELIO.

Brune, ou blonde?

ARLEQUIN.

Blonde.

LELIO.

Etoit-elle seule?

ARLEQUIN.

Non: elle étoit avec une autre fille plus maigre qu'elle, mais jolie, & avec un

homme fait.... ah ! ſi tu le voyois, tu créverois de rire : il a une robe noire & du rouge deſſous, un couteau à ſa ceinture, & une barbe, longue & pointuë : ah, ah, ah ! je n'ai jamais vû une figure ſi ridicule.

LELIO. *à part.*

C'eſt aſſurément Pantalon, voilà ſon portrait, & Flaminia eſt avec lui. Par quelle avanture ſe trouveroit-elle à Marſeille ....Mais quoi! Mario m'a dit qu'il ſe marioit avec une Italienne atrivée ici depuis quinze jours. Ciel ! éloigne de moi les maux que je crains. Il faut que j'aprofondiſſe cette avauture, & que je revoye Mario.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là ?

LELIO.

Rien.

ARLEQUIN.

Violette avoit ſoufflé mon Allumette ; mais on n'a pas voulu que je l'aye menée avec moi, parce qu'on dit qu'auparavant il faut que j'apprenne à lui dire de jolies choſes, pour obtenir la liberté de lui faire des careſſes ; car c'eſt comme cela qu'on fait l'amour ici, n'eſt-ce pas ?

LELIO *réveur.*

Oui. L'ingrate me trahiroit-elle ?

ARLEQUIN.

Eh tu parle tout ſeul.

LELIO.

Oüi, oüi.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi. Il eſt fou. Tu m'apprendras ces jolies choſes.

LELIO.

Oüi tantôt. Je ſuis dans une agitation où je ne me poſſede pas : il faut que j'aille trouver Mario. Mais le voici fort à propos.

SCENE IV.

MARIO, LELIO, ARLEQUIN.

MARIO.

Je vous rencontre heureuſement.

LELIO.

J'allois chez-vous de ce pas : la précipitation avec laquelle je vous ai quitté tantôt, ne m'a pas permis de m'informer plus particulierement des choſes qui vous touchent : puiſque je vous trouve, pardonnez quelque choſe à ma curioſité: votre Epouſe eſt Italienne, dites-vous?

MARIO.

Oui.

LELIO.

Puis-je vous demander de quel endroit?

MARIO.

De Veniſe.

LELIO.

Je connois cette Ville ; Quelle eſt ſa famille ? MARIO.

C'eſt la fille d'un riche Négociant de ce Pays-là. LELIO.

Son nom ?

MARIO.

Il ſe nomme Pantalon, & elle Flaminia. LELIO.

Ah ciel !

MARIO.

D'où vous vient cette ſurpriſe? La connoiſſez-vous ?

LELIO.

Oui.

MARIO.

N'eſt-elle pas fille bien eſtimable ?

LELIO.

Elle a tout ce qui peut engager un honnête homme ; mais ce qui va vous ſurprendre, cette Flaminia eſt la même perſonne que j'allois chercher.

MARIO.

Vous !

LELIO.

Oui moi : vous pouvez juger par la paſſion que je vous ai fait voir pour elle, quelles doivent être à preſent mes ſentimens. Je l'aime. Que dis-je ! Je l'adore, & je perdrai la vie, plutôt que de ſouf-

frir qu'un autre me l'enleve.

MARIO.

Vous me surprenez, & je ne m'attendois pas de trouver en vous un rival.

LELIO.

Je m'attendois encore moins d'en voir un en vous, c'est le coup le plus funeste qui pouvoit me frapper; mais enfin l'amitié se tait dans les cœurs où l'amour regne. Seigneur Mario, prenez votre parti; il me faut ceder Flaminia, ou me la disputer par les armes.

MARIO.

Je ne m'attendois pas que notre entrevûe dût finir par un combat; mais puisque vous le voulez, Flaminia vaut bien un ami: si vous l'avez, vous ne l'aurez dumoins qu'après m'avoir vaincu. *Ils mettent l'épée à la main.*

ARLEQUIN.

Hola ai! que faites-vous? *Il se jette entre eux.*

LELIO.

Ote-toi de là.

MARIO.

Je te passe mon épée à travers le corps, si tu ne t'éloigne.

ARLEQUIN.

Et moi je vous assommerai tous les deux. Ah! les bons amis qui s'embrassent, & après ils se veulent tuer.

LELIO.

Laiſſe nous libres, nous avons nos raiſons.

ARLEQUIN.

Et quelles raiſons? je les veux ſçavoir.

LELIO.

Il faut s'en défaire, nous vuiderons notre differend enſuite. Nous ſommes tous les deux amoureux de la même fille, & c'eſt pour ſçavoir à qui elle ſera que nous nous battons.

ARLEQUIN.

Eh-bien, que ne courez-vous tous les deux l'allumette avec elle, l'un n'empêche pas l'autre.

LELIO.

Mais nous voulons l'épouſer.

ARLEQUIN.

Ah, ah je ne ſçavois pas cela : effectivement, vous ne pouvez pas l'épouſer tous les deux.

MARIO.

Et c'eſt pour ſçavoir qui l'épouſera, que nous nous battons. Ote-toi de là.

ARLEQUIN.

Ah les ſottes gens! Mais dites-moi, celui qui tuëra l'autre, épouſera donc cette fille ?

MARIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Oui : & ſçavez-vous ſi elle le voudra

elle aime l'un ou l'autre ; ainſi il faut lui demander avant que de vous battre celui qu'elle veut que l'on tuë.

LELIO.

Mais.

ARLEQUIN.

Mais, mais. Oui, bête que tu es ; car ſi c'eſt lui qu'elle aime, & que tu le tuë, elle te haïra davantage, & ne te voudra pas.

MARIO.

Seigneur Lelio, je crois qu'il a raiſon.

LELIO.

Il n'a peut-être pas tant de tort.

ARLEQUIN.

Tenez, vous êtes deux ânes, au lieu de vous battre, allez trouver cette fille, & demandez-lui celui qu'elle veut : celui-là l'épouſera, & l'autre ira en chercher une autre, ſans ſe fâcher mal-à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort, puiſqu'il a autant de raiſon de vouloir cette fille que lui, & que ce n'eſt pas ſa faute ſi elle l'aime davantage.

LELIO.

Arlequin n'eſt qu'un Sauvage ; mais ſa raiſon toute ſimple lui ſuggere un conſeil digne de ſortir de la bouche des plus ſages ; voulez-vous que nous le ſuivions?

MARIO.

Nous ſerions plus Sauvages que lui, ſi

nous refusions de nous y rendre ; mais convenons de nos faits auparavant. Si Flaminia vous a oublié, & si elle me préfere à vous, vous ne me la disputerez plus.

LELIO.

J'en serois bien fâché. Pour peu même que son cœur balance, je m'éloigne d'elle, pour ne la revoir de ma vie.

MARIO.

Et moi je vous déclare, que si elle vous aime encore, je renonce à elle.

LELIO.

Vous a-t-elle marqué de l'amour ?

MARIO.

Elle vit d'une maniere avec moi à pouvoir me faire esperer : le peu de temps je l'ai vûë, ne m'a pas permis encore de connoître son cœur ; mais son pere m'assure de son obéissance, & j'ai lieu de croire qu'il connoît ses dispositions. Vous, vous a-t-elle aimé ?

LELIO.

L'ingrate au moins me le disoit, & son pere approuuoit mes feux: apparemment que les bruits qui ont courru de mes pertes l'ont fait changer : je le pardonne à son ame intereſſée ; mais si Flaminia a été capable du même sentiment, je n'en veux plus entendre parler. Ne perdons plus inutilement le temps ; il faut éclaircir la chose.

MARIO.

MARIO.

Mais si vous paroissez, & que votre presence dissipe les bruits de votre malheur, l'interêt qui vous étoit contraire étant rempli par votre fortune, Flaminia peut sentir renaître sa tendresse pour vous par le seul objet de son interêt.

LELIO.

Non, je n'en veux point, si sa flamme n'est aussi pure & aussi desintereſſée que la mienne.

MARIO.

Faisons-là donc expliquer sans paroître ni l'un ni l'autre, afin que son cœur agisse avec plus de liberté.

LELIO.

Je le veux : il ne s'agit que d'en trouver le moyen.

MARIO.

Il est tout trouvé : je dois donner ce soir une fête à Flaminia, & je vais la disposer pour notre dessein. Nous y paroîtrons sous des habits déguisez, & par un moyen que j'imagine, nous la ferons expliquer avant que de nous découvrir.

LELIO.

Rien n'est mieux pensé : allons tout préparer ; & toi, mon cher Arlequin, viens avec nous, nous t'avons obligation d'être devenus plus sages.

ARLEQUIN.

C'eſt-là du compliment ; mais celui-ci vaut mieux que celui que tu m'as fait tantôt.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *ſeul, en petit Maître.*

ME voilà drôlement beau ! une chevelure empruntée, un habit beau à la verité, mais qu'eſt-ce que tout cela a de commun avec moi, puiſque ces beautez ne ſont pas les miennes ? Cependant avec ce harnois on veut que je ſois plus beau : ah, ah, ah ! le Capitaine eſt fou ; il trouve des impertinences de fort belles choſes. Ce pauvre garçon a l'eſprit gâté par les Loix de ce païs ; j'en ſuis fâché, car dans le fond il eſt bon homme.

SCENE II.

ARLEQUIN, UN PASSANT.

LE PASSANT.

Dans le malheur qui m'accable, la ſo-

litude eſt ma plus grande reſſource : je puis du moins m'y plaindre avec liberté de l'injuſtice des hommes.

ARLEQUIN.

Cet homme-là eſt fâché.

LE PASSANT.

Heureux mille fois les Sauvages ! qui ſuivent ſimplement les Loix de la nature, & qui n'ont jamais connu Cujas ni Bartolle.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! voilà un homme raiſonnable. Tu as raiſon, mon ami ; vous êtes tous des belîtres dans ce païs.

LE PASSANT.

A qui en veut ce drôle-là ?

ARLEQUIN.

Dis-moi la verité : je gage qu'on t'a voulu pendre.

LE PASSANT.

Vous êtes un ſot, on ne pend pas des gens de ma ſorte.

ARLEQUIN.

Pardi tu me la donne belle ! on en pend qui valent mieux ; & ſans aller plus loin, ſçais-tu bien que j'ai failli à être branché moi, il n'y a qu'un moment.

LE PASSANT.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oüi, moi-même, en propre perſonne.

LE PASSANT.

On avoit apparemment de bonnes raisons pour cela.

ARLEQUIN.

On n'avoit que des raisons de ton païs, c'est-à-dire des impertinences. Un coquin de Marchand est venu m'offrir sa marchandise, moi je l'ai prise de bonne amitié ; il vouloit ensuite que je lui donnasse de l'argent. Je n'en avois point : il s'est fâché & moi aussi, & pour le punir je l'ai payé à bons coups de bâton. Voilà toutes les raisons que l'on avoit : cependant ce fripon en est allé chercher d'autres pour m'étrangler ; & mon affaire étoit faite, si le Capitaine ne m'eût tiré de leurs mains.

LE PASSANT *à part.*

Il ne me manquoit plus que cette rencontre, un voleur de grand chemin qui a sa bande & son Capitaine dans le voisinage.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là ?

LE PASSANT.

Je dis que ce Marchand a tort.

ARLEQUIN.

Sans doute, c'est un faquin.

LE PASSANT.

Assurément, & vous avez raison d'être en colere ; car c'est une affaire serieuse:

que d'être pendu.

ARLEQUIN.

Comment morbleu, des plus ſerieuſes; & quand j'y ſonge, j'entre dans une colere que je ne me poſſede pas.

LE PASSANT.

Il faut prendre garde de ne plus vous y expoſer. Adieu, Monſieur.

ARLEQUIN.

Où vas-tu?

LE PASSANT.

Je vais joindre ma compagnie qui n'eſt pas loin d'ici.

ARLEQUIN.

Non, je veux que tu demeure; je ſuis bien aiſe de cauſer avec toi.

LE PASSANT.

Je n'ai pas le tems.

ARLEQUIN.

Il faut le prendre, je le veux moi.

LE PASSANT *à part.*

Je ſerai bien-heureux ſi j'en ſuis quitte pour la bourſe.

ARLEQUIN.

Dis-moi, es-tu honnête homme?

LE PASSANT.

J'en fais profeſſion.

ARLEQUIN.

Et comment veux-tu que je te croye, ſi tu ne me donne pas des cautions? car

vous en avez tous besoin dans ce païs ; allons, donne-m'en, & après nous causerons.

LE PASSANT.

Où voulez-vous que je les prenne ?

ARLEQUIN.

Foüille dans ta poche, c'est-là où vous les mettez.

LE PASSANT *à part.*

La chose n'est plus équivoque : tâchons d'en sortir à meilleur marché que nous pourrons. Je vois bien, Monsieur, ce que vous souhaitez : voilà ma bourse, c'est tout mon bien.

ARLEQUIN.

Si quelqu'un m'en demandoit autant, je le tuërois ; car je suis honnête homme moi, & qui n'est pas sujet à caution.

LE PASSANT.

Je le vois bien, Monsieur. Adieu.

ARLEQUIN.

Arrête.

LE PASSANT *à part.*

Encore. Ciel ! tirez-moi de ce pas.

ARLEQUIN.

Je suis fâché d'en agir ainsi avec toi, parce que tu me parois bon homme, & que tu estime les Sauvages.

LE PASSANT.

Plût au Ciel que je fusse né parmi eux, je ne serois pas exposé à tous les maux

qui me ſuiveut.

ARLEQUIN.

Voilà tes cautions : je te crois honnête homme ſur ta parole, puiſque tu voudrois être Sauvage.

LE PASSANT.

Mais, Monſieur.

ARLEQUIN.

Sçais-tu bien que je ſuis un Sauvage moi.

LE PASSANT.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oüi. Je ſuis arrivé aujourd'hui dans ton pays, & depuis que j'y ſuis, j'y ai vû plus d'impertinences, que je n'en aurois appris en mille ans dans nos forêts.

LE PASSANT.

Je le crois *à part*. Dieu ſoit loüé, je reſpire.

ARLEQUIN.

Dis moi donc ce qui te fâche ?

LE PASSANT.

C'eſt-la perte d'un procès

ARLEQUIN.

Quelle bête eſt-ce là, un procès ?

LE PASSANT

Ce n'eſt point une bête, mais une affaire que j'avois avec un homme.

ARLEQUIN.

Et comment eſt faite cette affaire ?

LE PASSANT.

Mais elle eſt faite comme un procès. *à part.* Me voilà fort embarraſſé pour lui faire comprendre ce que c'eſt qu'un procès. *haut.* Sçavez-vous que nous avons des Loix dans ce païs ?

ARLEQUIN.

Oüi.

LE PASSANT.

Ces Loix ſont adminiſtrées par des gens ſages & éclairez.

ARLEQUIN.

Que l'on appelle des Juges, n'eſt-ce pas ?

LE PASSANT.

Oüi. Or ſi quelqu'un prend votre bien, vous le faites citer devant ces Juges, qui examinent vos raiſons & les ſiennes pour vous juger ; & l'on nomme cela un procès.

ARLEQUIN.

Je comprens à preſent ce que c'eſt.

LE PASSANT.

Il y a dix ans que j'intentai un procès à un homme qui me devoit cinq cens francs, & je viens de le perdre, après avoir eſſuyé trente Jugemens differens.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donner trente Jugemens pour

pour une ſeule affaire ?

LE PASSANT.

A cauſe des incidens que la chicane fait naître.

ARLEQUIN.

La chicane ! Qu'eſt-cela ?

LE PASSANT.

C'eſt un art que l'on a inventé pour embroüiller les affaires les plus claires, qui deviennent incompréhenſibles, lors qu'un Avocat & un Procureur y ont travaillé ſix mois.

ARLEQUIN.

Et qu'eſt-ce qu'un Avocat & un Procureur ?

LE PASSANT.

Ce ſont des perſonnes inſtruites des Loix & de la formalité.

ARLEQUIN.

De la formalité ! Je ne ſçai pas ce que c'eſt.

LE PASSANT.

C'eſt la forme & l'ordre dans lequel on doit preſenter les affaires aux Juges pour éviter les ſurpriſes.

ARLEQUIN.

C'eſt bon cela ; ainſi avec cette forme on ne craint plus de ſurpriſe ?

LE PASSANT.

Au contraire, c'eſt cette même forme

qui y donne lieu.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ?

LE PASSANT.

Par ce que c'eſt d'elle que la chicane emprunte toutes ſes forces pour embroüiller les affaires.

ARLEQUIN.

Mais puiſque les Juges ſont des gens établis pour rendre juſtice, pourquoi n'empêchent-ils pas la chicane ?

LE PASSANT.

Ils ne le peuvent pas ; parce que la chicane n'eſt qu'un détour pris dans la Loy, auquel la forme que l'on a établie pour éviter la ſurpriſe a donné lieu.

ARLEQUIN.

Il faut donc que cette Loi & cette forme ſoient auſſi embroüillées que votre raiſon. Mais dis-moi, puiſque les Juges n'ont pas le pouvoir d'empêcher cette injuſtice, & que vous ſçavez que ces Avocats & ces Procureurs embroüillent vos affaires, pourquoi êtes-vous ſi-ſots que de les y laiſſer mettre le nez? Par la mort! ſi j'avois un Procès, & que ces drôles-là y vouluſſent toucher ſeulement du bout du doigt, je les aſſommerois..

LE PASSANT.

Il n'eſt pas poſſible de s'en paſſer ; ce

ſont des gens établis par les Loix, par le miniſtere deſquels les affaires doivent être portées devant les Juges ; car il ne vous eſt pas permis de plaider votre cauſe vous-même.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne m'eſt-il pas permis ?

LE PASSANT.

Parce que vous n'avez pas ètudié les Loix, & que vous ne ſçavez pas la formalité.

ARLEQUIN.

Quoi par ce que je ne ſçai pas l'art d'embroüiller mon affaire, je ne puis pas la plaider ?

LE PASSANT.

Non.

ARLEQUIN.

Ecoute, je pourrois bien te caſſer la tête pour prix de ton impudence ; eſt-ce parce que je t'ai rendu tes cautions que tu veux te mocquer de moi ?

LE PASSANT.

Je ne me mocque point, je ne vous dis que trop la verité : les Loix ſont ſages, les Juges éclairez & honnêtes gens ; mais la malice des hommes qui abuſent de tout, ſe ſert de l'autorité de la Juſtice pour ſoûtenir l'iniquité. Comme il faut continuellement de l'argent, les pauvres

ne peuvent faire valoir leurs droits, & les autres s'épuiſent.

ARLEQUIN.

Quoi! vous donnez de l'argent.

LE PASSANT.

Sans doute; il le faut toûjours avoir à la main, ſans quoi Themis eſt ſourde, & rien ne va.

ARLEQUIN.

Les gens de ce pays ont le diable au corps pour faire argent de tout; ils vendent juſqu'à la juſtice.

LE PASSANT.

On la donne quant au fond; mais la forme coûte bien cher; & la forme chez nous emporte toûjours le fond: je me ſuis épuiſé pour ſoûtenir mon procès; & je le perds aujourd'hui parce que la forme me manque.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche?

LE PASSANT.

Belle demande!

ARLEQUIN.

Pardi tu es un grand ſot! tu dois en être bien aiſe.

LE PASSANT.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que tu t'es défait d'une mauvai-

ſe choſe, que tu ſerois bien aiſe d'avoir perdu il y a dix ans : pour moi je t'aſſure que ſi j'avois un tel meuble, je l'aurois bientôt jetté dans la riviere. Mais à propos, ne m'as-tu pas dit que ton procès étoit de cinq cens francs ?

LE PASSANT.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ſuis bien fâché que tu l'aye perdu ; ſi tu l'avois encore, je te prierois de me le donner, j'irois chercher mon fripon de Marchand, qui vouloit cinq cens francs de ſa marchandiſe, & je lui donnerois ton procès en payement, pour le punir de la piece qu'il ma faite.

LE PASSANT.

Vous ne pourriez mieux vous vanger. Vos reflexions charment mes ennuis, & je ſuis bien fâché que mes affaires m'empêchent de joüir plus long-tems du plaiſir de votre converſation. Adieu, Monſieur, puiſſiez-vous toûjours conſerver cette innocence & cette ſimplicité.

ARLEQUIN.

Adieu. Si tu es ſage, n'aye plus de procès.

SCENE III.

ARLEQUIN *seul.*

C'eſt une déteſtable choſe qu'un procés ! j'ai peur d'en trouver quelqu'un ſous mes pas ; mais c'eſt les biens qui en ſont la cauſe; Oh, oh ! j'attraperai bien la chicane & la formalité : je n'aurai rien ; ainſi il n'y aura point d'Avocat ni de Procureur qui veüille ſe donner la peine d'embroüiller mes affaires.

SCENE IV.

FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Voilà notre Sauvage. Où a-t-il pris cet équipage ?

VIOLETTE.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! bon jour, Violette.

VIOLETTE.

Vous êtes bien beau.

ARLEQUIN.

Vous me trouvez donc beau comme cela ? VIOLETTE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

J'en ſuis bien aiſe. *à part.* Si la tête n'a pas tourné aux gens de ce pays, je ne ſuis qu'une bête.

FLAMINIA.

Tu trouve donc extraordinaire que l'on te trouve mieux comme cela ?

ARLEQUIN.

Je trouve fort plaiſant de me voir ſi beau, ſans qu'il y aille rien du mien.

FLAMINIA.

Ainſi tu te mocque de Violette de dire que tu es beau ?

ARLEQUIN.

Je ne me mocque pas de Violette, parce que je ſuis bien aiſe qu'elle me trouve beau; mais je ris de la folie du Capitaine, qui m'a dit des choſes impertinentes, qu'il veut me faire croire. Par exemple il m'a dit, ah, ah, ah, ah !

FLAMINIA.

Et bien, que t'a-t-il dit ?

ARLEQUIN.

Il m'a dit que les jolies gens de ce pays étoient faits comme me voilà. ah, ah, ah!

FLAMINIA *à part.*

Je ne puis m'empêcher d'en rire auſſi.

ARLEQUIN.

Il m'a dit encore, que c'étoient les beaux habits qui faiſoient que l'on recevoit

bien les gens ; que l'on avoit honte d'aller avec ceux qui n'étoient pas bien propres : ah, ah, ah ! il me croit assez simple pour y ajoûter foy.

FLAMINIA.

Cela est pourtant bien vrai, & les plus honnêtes gens donnent dans ce travers comme les autres : il semble qu'un bel habit augmente le merite.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas un Sauvage, pour bête qu'il fût, qui ne crevât de rire, s'ils sçavoit qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde, qui jugent du merite des hommes par les habits.

FLAMINIA.

Il auroit raison.

ARLEQUIN *à Violette.*

Je suis donc beau, comme vous voyez, & tout cela pour vous plaire.

VIOLETTE.

Je vous suis bien obligée de vos soins.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! ce n'est pas là tout, & le Capitaine m'a aussi appris les grimaces & les contorsions qu'il faut faire sous cet habit. Tenez, voyez si je fais bien.

Il contrefait le Petit Maître.

FLAMINIA *à part.*

Assurément, voilà un drôle d'original.

VIOLETTE.

Eſt-ce là tout ce que le Capitaine t'a appris ?

ARLEQUIN.

Oh que non : il m'a encore appris à dire de jolies choſes : écoutez. Mademoiſelle, je rends graces à mon heureuſe étoile qui m'a tiré des forêts de l'Amerique pour.... pour..... des forêts de l'Amerique pour....

VIOLETTE.

Eh-bien. Pour ..

ARLEQUIN.

Pour ne rien dire du tout. Foin de ma memoire, j'ai oublié tout ce que j'avois appris.

VIOLETTE.

J'en ſuis bien fâchée, car cela étoit bien beau.

ARLEQUIN.

Eh comment ferai-je donc ?

VIOLETTE.

Je n'en ſçai rien en verité.

ARLEQUIN.

Vous verrez que je ſerai obligé de m'en aller ſans vous rien dire.

VIOLETTE.

Quoi ! vous ne ſçavez pas me dire que vous m'aimez.

ARLEQUIN.

Je vous le dirois bien dans les bois,

mais ici je ſuis bête comme un cheval.

FLAMINIA *à part.*

Il eſt fort plaiſant. *haut* Crois-moi, Arlequin, laiſſe-là ces jolies choſes, & dis-lui ſeulement ce que tu penſe, cela vaudra encore mieux

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon, & je l'aime mieux auſſi ; car j'ai trouvé dans le compliment que j'ai oublié des choſes que je ne penſois pas. Par exemple, il y avoit que je voudrois mourir pour elle, & cela n'eſt pas vrai ; ainſi j'étois fâché de le dire à Violette, de crainte de la tromper, & cela fait que je ne ſuis pas ſi fâché de l'avoir oublié.

FLAMINIA.

Tu viens de dire là de plus jolies choſes que toutes celles que l'on pourroit t'apprendre, & Violette en doit être fort contente.

VIOLETTE.

Je le ſuis auſſi beaucoup.

ARLEQUIN.

Je puis donc vous épouſer ſans plus de ceremonies.

FLAMINIA.

Il faut avoir du bien pour cela : es-tu riche ?

ARLEQUIN.

Non : je ſuis pauvre, à ce que le Capi-

taine m'a dit ; car je n'en ſçavois rien.

FLAMINIA.

Tant pis : mon pere de qui Violette dépend, ne voudra pas te la donner ſi tu es pauvre.

ARLEQUIN.

Comment faire donc ? écoute, je ſuis pauvre à la verité, mais je ne vais rien faire, & pour tout le bien du monde je n'irois pas d'ici là : cela n'eſt-il pas bon pour le mariage.

FLAMINIA.

Non aſſurément : de quoi nourriras-tu ta femme ?

ARLEQUIN.

Je partagerai avec elle ce que le Capitaine me donnera.

FLAMINIA.

Mais de quoi l'habilleras-tu, ſi tu n'as point d'argent, & ſi tu n'en veux pas gagner ? ARLEQUIN.

Te voilà bien embaraſſée : elle ira toute nuë.

VIOLETTE.

Fi donc !

ARLEQUIN.

Eh-bien je te donnerai mes habits, & j'irai nud moi.

FLAMINIA.

Cela n'eſt pas permis ici, & l'on te

mettroit aux Petites Maiſons.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je les aime mieux que les grandes, où je me perds toûjours, & cela m'ennuie.

FLAMINIA.

Oüi : mais les Petites Maiſons ſont des endroits où l'on ne met que les foux.

ARLEQUIN.

C'eſt bien plûtôt dans les grandes que vous les mettez : n'y a-t-il pas de la folie de bâtir un Village entier pour une ſeule perſonne ?

FLAMINIA.

Tu as raiſon ; mais avec tout cela, on ne te donnera pas Violette ſi tu n'as rien.

ARLEQUIN.

Ah ! les vilaines gens que ceux de ton païs : écoute, Violette ; m'aimes-tu ?

VIOLETTE.

Oüi.

ARLEQUIN.

Eh-bien, viens-t'en avec moi, je te menerai dans un païs où nous n'aurons pas beſoin d'argent pour être heureux, ni de Loix pour être ſages : notre amitié fera tout notre bien, & la raiſon toute notre Loy : nous ne dirons pas de jolies choſes, mais nous en ferons.

FLAMINIA.

J'aime trop Violette pour la laiſſer aller ; mais ne te mets pas en peine : je n'aime pas le bien moi, & je ferai en ſorte que l'on te donne Violette malgré ta pauvreté.

ARLEQUIN.

Me le promettez-vous ?

FLAMINIA.

Oüi.

ARLEQUIN.

Es-tu ſujette à caution comme les autres ?

FLAMINIA.

Non, tu peux te fier à ma parole.

ARLEQUIN.

Je le crois, puiſque tu n'aime pas le bien ; car il n'y a que ceux qui préferent l'argent à leurs amis qui ayent beſoin de cautions. *Violette laiſſe tomber un miroir qu'Arlequin ramaſſe : Il s'y voit & croit d'abord que c'eſt encore un portrait.* Ah, ah! tu porte auſſi des hommes en poche : il eſt bien joli celui-là, il remuë. *Arlequin diverti par les mouvemens de l'homme qu'il croit voir, fait cent poſtures bizares.* Ah, ah, ah! ce drôle-là eſt boufon. *Il continuë à faire des grimaces.* Pardy voilà un plaiſant original, regarde un peu, Violette, il ſe moque de

moi. *Violette regarde, & Arlequin ſurpris de la voir dans le miroir, marque ſon étonnement dans tous ſes mouvemens.* Oh ! eſt-ce que tu es double ? te voilà dans deux endroits tout à la fois.

VIOLETTE.

C'eſt ma figure.

ARLEQUIN.

Mais comment diable eſt-elle venuë là ?

VIOLETTE.

Ah, ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Regarde, regarde, elle rit auſſi, ah, ah, ah ! & cet autre auſſi, ah, ah, ah ! *Violette & Arlequin rient, & les ris d'Arlequin augmentent à meſure qu'il ſe voit rire* Pardy, voila les plus drôles de corps que j'aye vû ; ils ſont tout comme nous. Baiſons-nous un peu, pour voir s'ils ſe baiſeront auſſi. *Il la baiſe.*

FLAMINIA.

Voilà une plaiſante ſcene !

ARLEQUIN.

Vois, vois, comme ils ſe baiſent : ah, ah, ah ! *Il regarde derriere le miroir, pour voir où ils ſont.*

FLAMINIA.

Que cherche-tu ?

ARLEQUIN.

L'endroit où ces gens-là ſont : il eſt

auſſi grand que celui-ci, & cependant je ne puis voir ſa place. *Il regarde encore dans le miroir, & n'y voyant plus Violette.* Ah ! & où diable eſt allée cette fille qui te reſſembloit ?

FLAMINIA.

Je veüx t'expliquer la choſe. On nomme cela un miroir : c'eſt un ſecret que nous avons pour nous voir ; car ce que tu vois n'eſt que ton image que cette glace refléchit : & il en fait de même de toutes les choſes qui lui ſont preſentées.

ARLEQUIN.

Voilà un fort beau ſecret ! mais dis-moi, puiſque vous ſçavez faire de ces miroirs, que n'en faites-vous qui repreſentent votre ame & ce que vous penſez ? ceux-là vaudroient bien mieux ; car je pourrois voir dedans ſi Violette ne me trompe pas, lorſqu'elle me dit qu'elle m'aime.

FLAMINIA.

Effectivement, de tels miroirs ſeroient beaucoup plus utiles.

ARLEQUIN.

Sansdoute, & ſi j'en avois eû un lorſque mon fripon de Marchand eſt venu pour m'attraper, je l'aurois regardé dedans, & connoiſſant ſes mauvais deſſeins, je n'en aurois pas été la dupe.

VIOLETTE.

Cela ſeroit bien neceſſaire.

SCENE V.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Ah! mon pere, ſi vous étiez venu un moment plutôt, vous vous ſeriez bien diverti de la ſurpriſe d'Arlequin à la vûë d'un miroir & de ſes effets : il nous a donné la comédie.

PANTALON.

Je ſuis bien fâché de ne m'y être pas trouvé. Les plaiſirs naiſſent ici ſous vos pas; Mario vous en prépare de nouveaux dans une fête galante qu'il vous donne : elle va paroître, je vous prie de faire les choſes de bonne grace.

FLAMINIA.

Il ſera content de ma politeſſe.

PANTALON.

Voici la fête.

L'HYMEN, L'AMOUR. *Troupe de Jeux & de Plaiſirs. Lelio & Mario ſont déguiſez à la ſuite*

L'AMOUR.

Mon frere, à la fin vous ruïnerez votre

tre empire, pour y vouloir engager trop de monde ſans moi. Croyez une fois mes conſeils : laiſſez la fortune & les vains brillans dont vous ſéduiſez les ames plutôt que vous ne les gagnez, & ne recevez point de cœur ſous vos loix, ſi l'amour même ne vous les livre.

L'HYMEN.

Il eſt vrai que je le devrois, mais c'eſt votre faute & non la mienne. Je ne refuſe point les cœurs que vous me preſentez : depuis long-temps vous êtes conjuré contre mon empire, & les feux que vous allumez ne tendent qu'à me détruire.

L'AMOUR.

Finiſſons aujourd'hui nos débats en faveur de Flaminia : elle doit entrer ſous vos loix, je vous offre tous mes feux pour elle : je la bleſſai autrefois du plus doux de mes traits en faveur de Lelio, vous lui deſtinez Mario : pour accorder notre differend ſur cela, ſouffrez que je lui preſente les cœurs de l'un & de l'autre, & tenons-nous à ſon choix.

L'HYMEN.

A cette condition je conſens de me raccommoder ſincérement avec vous.

L'AMOUR *à Flaminia.*

Je vous offre ces cœurs, charmante Flaminia : ils ſont tous les deux dignes de vous ; Mario eſt tendre & riche à la fois, Lelio n'a pour tout bien que les ſentimens purs & ſinceres que je lui ai inſpirez pour vous : choiſiſſez, l'Amour & l'Hymen ne veullent aujourd'hi vous engager que par votre propre choix.

FLAMINIA.

Je vois bien, charmant Amour, que vous favoriſez ſecretement Lelio, puiſque vous employez la pitié que ſes malheurs exigent de mon cœur pour animer encore mes ſentimens pour lui.

PANTALON.

Songez, Flaminia, à la ſoumiſſion que vous devez avoir pour mes volontez, & que c'eſt Mario qui vous donne cette fête.

FLAMINIA.

Je ne perds point de vûë mes devoirs ; mais je ſçai que tout eſt reciproque, entre les peres & les enfans, comme entre le reſte des hommes : il eſt ſans doute juſte que les enfans reſpectent leur pere en tout, mais il n'eſt pas moins juſte que les peres bornent leur autorité ſur leurs

enfans, dans les bornes d'une exacte équité, & qu'ils ne la pouſſent pas juſqu'à les ſacrifier à leurs préventions.

PANTALON.

Ce n'eſt point vous ſacrifier, que de vouloir vous rendre heureuſe.

FLAMINIA.

Vous croyez me rendre heureuſe, & moi je dis le contraire : ainſi vous & moi ſommes parties, & il n'y a qu'un tiers qui puiſſe en décider, choiſiſſons-en un.

PANTALON.

Ce ſeroit un plaiſant arbitrage !

FLAMINIA.

Qu'Arlequin nous juge.

PANTALON.

Voilà aſſurément un Juge bien grave!

FLAMINIA.

Ecoutons-le, cela ne coute rien.

PANTALON.

Tu es folle.

FLAMINIA.

Il aime la verité & la dit toujours lorſqu'il l'a connoît : il ne faut que lui bien expliquer la choſe, & je ſuis aſſurée qu'il décidera ſainement.

PANTALON.

Voyons.

FLAMINIA.

Ecoute, Arlequin : j'aime un Amant depuis long-temps, mon pere m'avoit promis de me le donner, il étoit riche lorſque je commençai à l'aimer, aujourd'hui il eſt pauvre ; dois-je l'épouſer, quoiqu'il n'ait point de bien ?

ARLEQUIN.

Si tu n'aimois que ſon bien, tu ne dois pas l'épouſer, parce qu'il n'a plus ce que tu aimois ; mais ſi tu n'aime que lui, tu dois l'épouſer, parce qu'il a encore tout ce que tu aime.

FLAMINIA.

Oui ; mais mon pere qui vouloit me le donner quand il étoit riche, ne le veut plus aujourd'hui qu'il eſt pauvre.

ARLEQUIN.

C'eſt que ton pere n'aimoit que ſon bien.

FLAMINIA.

Et il veut m'en donner un autre qui eſt riche, que je ne puis aimer, parce que j'aime toujours le premier.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche.

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ecoute : fais perdre encore à celui-ci ſon bien, & ton pere ne te le voudra plus donner.

FLAMINIA.

Cela n'eſt pas poſſible. Que dois-je donc faire ? obéirai-je à mon pere, en prenant celui que je n'aime point, ou lui déſobéirai-je, en prenant celui que j'aime ?

ARLEQUIN.

Te marie-tu pour ton pere ou pour toi ?

FLAMINIA.

Je me marie pour moi ſeule apparemment.

ARLEQUIN.

Et bien, prens celui que tu aime, & laiſſe dire ce vieux fou.

PANTALON.

Le Juge & la fille ſont deux impertinens. Taiſez-vous.

FLAMINIA.

Je ne lui ai pas dicté ce qu'il vient de me dire ; mais au terme de fou près, c'eſt la nature & la raiſon toute ſimple qui s'expliquent par ſa bouche.

PANTALON.

La nature & la raiſon ne ſçavent ce

qu'elles diſent, vous n'êtes qu'une ſotte; on ne vit pas de ſentimens, il faut du bien dans le mariage.

MARIO.

Ne vous emportez pas, Monſieur : les ſentimens de Mademoiſelle ſont auſſi beaux, que le jugement d'Arlequin eſt raiſonnable, & vous devez vous rendre à ſes vœux ; quoiqu'ils me ſoient contraires, je ne les approuve pas moins, & je vous demande comme une preuve de l'amitié dont vous m'honorez, d'être favorable à Lelio.

PANTALON.

Vous prenez, Monſieur, votre parti en galant homme, & moi je ſçaurai le prendre en pere ſage, & qui ſçait ce qui convient à ſa fille.

MARIO.

Voici un homme qui vous rendra plus traitable. *Il lui preſente Lelio.*

LELIO.

Si il n'y a, Monſieur, que les bruits de ma mauvaiſe fortune qui vous ayent indiſpoſé contre moi, il eſt facile de les détruire ; je ſuis plus riche que je n'ai jamais été : & ſi d'ailleurs vous ne me jugez pas indigne de votre alliance, ma

fortune ne mettra point d'obſtacle à ma felicité.

PANTALON.

Il n'eſt donc pas vrai que vous êtes ruïné ?

LELIO.

Non, Monſieur ; un naufrage que j'ai fait ſur les côtes d'Eſpagne a donné lieu à ces bruits : vous pouvez, lorſque vous voudrez approfondir la verité.

PANTALON.

Je me rends, ma fille a raiſon.

LELIO.

Permettez, charmante Flaminia, que je vous marque ma reconnoiſſance à vos pieds.

FLAMINIA.

Levez-vous, Lelio ; je ſuis ſi ſaiſie, que je n'ai pas la force de vous répondre.

PANTALON.

Je vous demande pardon, Seigneur Lelio, de l'injuſtice que je vous faiſois ; oubliez-là, & recevez ma fille pour gage de notre amitie.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, les Amans valent mieux ici que les autres ; ils ſont plus naturels. Ecoutez, vous trouvez donc mon jugement bon ?

MARIO.

Des meilleurs, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Je connois que tout ce que vos Loix peuvent faire de mieux chez vous, c'eſt de vous rendre auſſi raiſonnables que nous ſommes, & que vous n'êtes hommes qu'autant que vous nous reſſemblez.

FLAMINIA.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Vous voyez que j'aime Violette, comme vous aimez Lelio, c'eſt-à-dire, ſans ſonger à l'argent, donnez-là moi.

FLAMINIA.

Je le veux, ſi Violette y conſent.

VIOLETTE.

Mais il eſt bien joli.

LELIO.

Je t'entends : je me charge de vous rendre heureux.

MARIO.

Allons, qu'on ne parle plus ici que de plaiſirs.

Les Jeux & les Plaiſirs font un Ballet ; après lequel on chante les Vers ſuivans.

AIR.

AIR.

LEs pompeux nuages
De nos vanitez,
Dans tous nos uſages
Nous rendent ſauvages;
Et des lueurs de verité
Font tout le luſtre de nos Sages.
Du noir abîme des erreurs,
S'élevent de brillans menſonges:
Leur vif éclat ſéduit nos cœurs:
Sous le nom de vertus, nous conſacrons des ſonges.

Vaudeville.

VOus achetez vos Maîtreſſes;
Chez vous ſans or, point d'amour;
On y vend juſqu'aux tendreſſes;
Tandis que les ours,
Dans les antres ſourds,
Donnent leurs careſſes.

On voit ici la plus belle
Cacher ſes traits ſous le fard;
Mais la Guenon naturelle,
Sans rouge, ſans art,
Au Singe camard
Ne plaît que par elle.

Laiſſez le rouge des femmes;
Il ne produit point d'erreurs;
Blâmez le fard de vos ames,
Qui maſquant vos cœurs,

Les rend plus trompeurs
Que le fard des Dames.

Au Parterre.

Je ne cherche qu'à vous plaire ;
Et j'en fais tout mon objet ;
Si mon diſcours trop ſincere
Fait mauvais effet,
Parlez, s'il vous plaît,
Je ſçaurai me taire.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comedie qui a pour titre, *Arlequin Sauvage* ; & j'ai crû que ſon impreſſion feroit autant de plaiſir, qu'en ont fait les repreſentations. A Paris ce 14. Octobre 1722.

DANCHET.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Théatre Italien* ; j'ai examiné en particulier les differentes pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris le 3. Novembre 1728. DANCHET.